

BELGIQUE 150 FB. CANADA \$4,25. SUISSE 7,5 FS. ESPAGNE 585 PTS. USA \$ 5. ITALIE 7400 L.

ACTUEL

Nouveau et intéressant. Mensuel Oct. 1986. N° 84. 20F

100 RAISONS D'AVOIR LA PÊCHE :

5 VISIONS DU 3^e MILLÉNAIRE

3 SPORTIFS FENDARDS

3 PENSEURS GÉANTS

10 IMPOSTURES TÉLÉ SUR CANAL+

BÉATRICE DALLE ET RITA MITSOUKO

ATTAQUENT L'EUROPE

LES PLUS ARABES DES JUIFS ETC.

BANDANT ET INTERESSANT

SCANDALE

N° 2

Une hilarante
leçon de morale

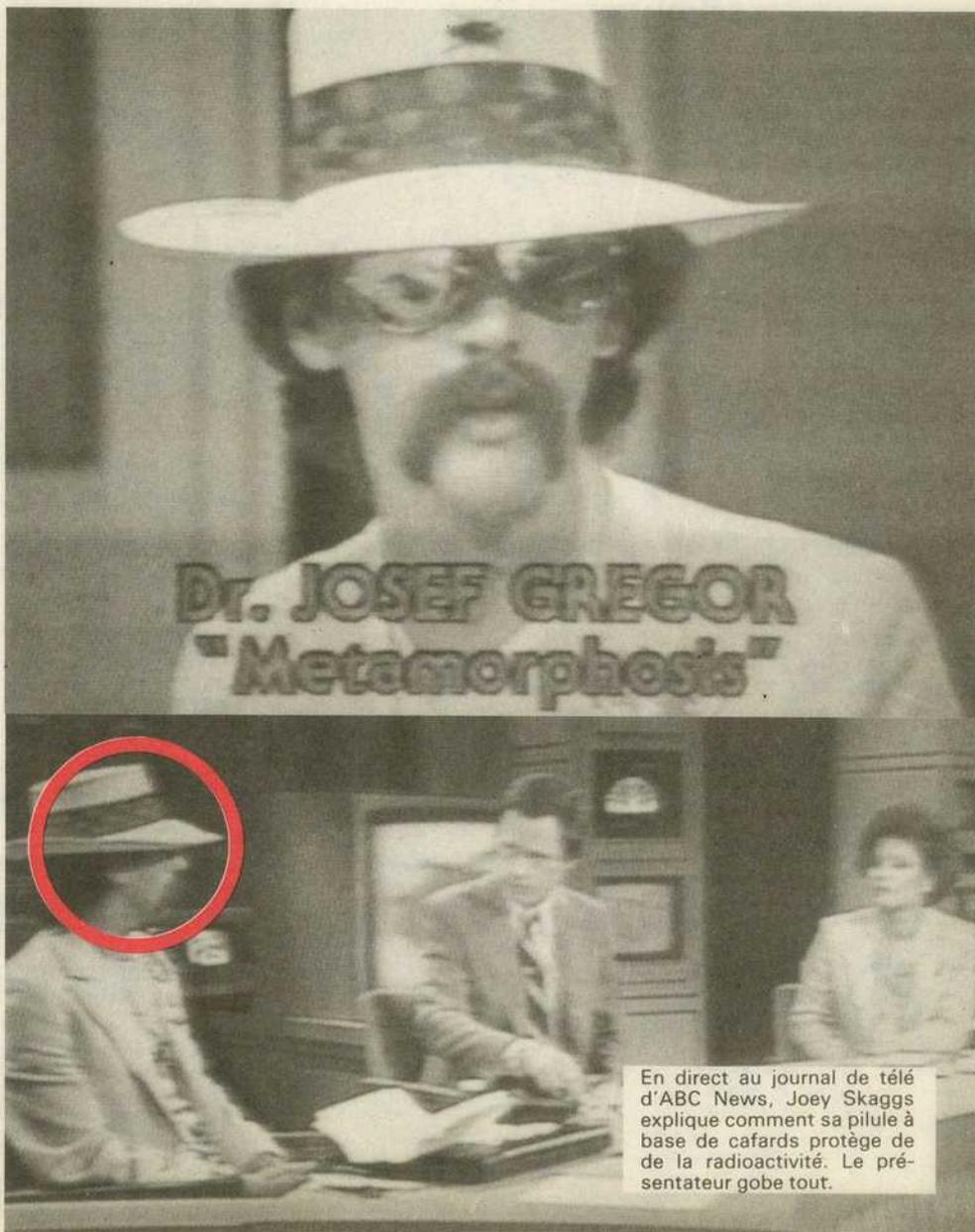
Une grande enquête de Nicolas Lewandowski

IL RIDICULISE TOUS LES MEDIAS

**Joey Skaggs
est implacable !**

Joey Skaggs est devenu la terreur des journalistes américains. Depuis cinq ans, il leur fait avaler des reportages bidons sur n'importe quoi. Une fois que la télé et la presse ont bien tartiné sur ses bordels pour chiens ou ses commandos anti-gros, hop ! l'horrible imposteur brise le masque et les laisse pa-tauger dans la confusion. Il appelle ça du Media Art et il se dit artiste, mais son art est terrible. Ses coups font le tour du monde. On s'en est vu proposer un une fois en comité de rédaction d'*Actuel*. A l'époque, nous n'en savions rien, nous n'avions pas encore rencontré Joey Skaggs.

**Plus c'est con,
plus ça marche**



En direct au journal de télé d'ABC News, Joey Skaggs explique comment sa pilule à base de cafards protège de de la radioactivité. Le présentateur gobe tout.

Les gags de Joey Skaggs mettent à nu le fonctionnement souvent débile des médias affamés de scoops et de gags, et qui ne vérifient pas l'information. Pour un journaliste, c'est terrible à imaginer. Nous trouvons cela sain. Que fait Joey ? Une fois qu'il a une idée bien tordue, alléchante, il s'organise, il se trouve une raison sociale, se fabrique un personnage, met en scène son imposture, loue des locaux, recrute des copains acteurs complices par dizaines et se fait un look. Puis il prépare ses communiqués de presse et les envoie dans les agences de presse et les rédactions. Imaginons les journalistes en mal de coups ou de sujets marrants qui ouvrent le courrier avant la réunion de rédaction : « T'as vu, incroyable ce truc ? »

C'est parti. Joey accueille le premier qui mord à l'hameçon. La mise en scène est parfaite. Joey a toujours son article. Après, c'est l'effet boule de neige. Les journaux se reprennent les uns les autres sans vérifier, la télé s'en mêle, Joey fait monter la sauce jusqu'au moment où il révèle tout.

Voilà le récit de ses coups les plus édifiants.



Joey Skaggs entouré des trente amis qui lui servent de complices et d'acteurs pour ses impostures.

LA BRIGADE ANTI- COGNE AU 1^{ER} CHO



Cette malheureuse grassouillette voulait se faire une petite sucrerie. Son garde du corps l'en empêche.

« Obèses de tous les pays, punissez-vous ! Pour 300 dollars par jour, les brigades anti-gros vous surveillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre et vous obligent à suivre votre régime. Pour tout renseignement, contacter : Joe Bones, New York City. »

Les coups de Joey Skaggs sont formidablement orchestrés. Sa méthode s'améliore d'ailleurs à chaque fois. Lorsqu'il a une idée qui germe dans son esprit, il la couche sur le papier et réunit ses copains. Ils fabriquent en-

semble un mailing au style direct et clair. Un modèle de professionnalisme avec souvent de faibles moyens : du papier, des lettraset et une photocopieuse. Ils envoient ensuite le tout aux agences de presse, télévision, quotidiens new-yorkais et nationaux. Il ne reste plus qu'à surveiller le téléphone qui ne tarde d'ailleurs jamais à sonner. « Si je réussis à attraper un seul poisson, je sais que les autres suivront de toute façon », explique-t-il. Lorsque ce mailing sur les gros est arrivé sur les bureaux des rédac-chefs, l'ambiance était celle des grands jours. L'effervescence a même fait tout de suite péter les thermomè-

tres de la rédaction : « Coco, tu te renseignes sur ce type et tu fonces... » Le premier à foncer : le *Washington Post*. Six feuillets faciles qu'ils ont consacré à Joe Bones et ses commandos anti-gros. Un simple coup de fil a servi de reportage à Robert Pfeiffer, responsable de la rubrique « Style ».

Ces sales gros cachent leurs bonbons partout

« Nos clients souffrent tous de boulimie, lui raconte Joe Bones avec le ton posé de l'homme qui

maîtrise son affaire. Ils font appel à nous pour qu'on les aide à suivre leur régime diététique. Une sorte de garde du corps va les suivre partout, à toute heure du jour et de la nuit. L'agent des « Fat Squad » choisi pour cette mission doit être vigilant. Les gros sont rusés ! Certains essaient même de cacher des tablettes de chocolat dans la salle de bains. Si le client se fait surprendre à manger quelque chose que son régime lui interdit, les commandos doivent le lui arracher des mains, même de force. La plupart du temps, ça se passe plutôt bien. Nos commandos ont reçu une formation spéciale : ils sont cordiaux

-GROS COLAT

mais stricts. »

Emballé le reporter du *Washington Post* ! Joe Bones a même eu droit à son portrait pour illustrer le papier.

Trois jours après, le 5 mai 1986, le *Philadelphia Inquirer* emboîte le pas. Pour John Corr, le journaliste dépêché sur place, Joe Bones pousse même la confiance jusqu'à avouer d'où lui est venue l'idée : « Un de mes amis, un ancien Marine, pesait si lourd que ses guibolles ne pouvaient plus traîner une telle masse. Une succession de régimes à base de jus de carottes, de pissenlit au basilic, d'aiguilles dans les oreilles et de séances psycho-diététiques n'y ont rien fait. Un beau jour, sa femme lui a dit : « Mon vieux, ce qu'il te faut, c'est un sergent au cul vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Les Fat Squad étaient nés... ».

Tous les journaux ont repris texto son article

Le *Philadelphia Inquirer* n'hésite pas : une demi-page avec photo de la brigade au grand complet. L'auteur est aussi correspondant de l'agence Knight-Ridder qui revend des papiers à travers toute la presse américaine. Les Fat Squad vont ainsi se retrouver dans une bonne dizaine de quotidiens locaux. Du *Miami Herald* au *Daily News* en passant par *The Atlanta Constitution* chacun reprend texto l'article. En quinze jours, Joe Bones et ses Fat Squad sont cités dans toute la presse américaine. L'Europe et l'Australie sont touchés grâce aux agences de presse internationales. L'information galopante trouve avec les brigades anti-gros sa plus belle expression.



Joseph Bones, alias Joey Skaggs, répond aux questions de TF1.

COMME LES AUTRES, TF1 SE FAIT AVOIR

Une semaine après avoir déboulé dans les journaux, l'affaire de la brigade anti-gros envahit les télévisions. L'obésité, aux Etats-Unis, c'est une affaire nationale. En plus, des commandos anti-gros, et leurs clients, c'est visuel, non ? Le 13 mai, Joe Bones est l'invité vedette de l'émission *Good Morning America* sur ABC.

David Hartman, le Mousquetaire stars and stripes, le décortique pendant plus de dix minutes. Les caméras zooment sur les gueules patibulaires des commandos. De véritables Rambo de la diététique. Coiffé d'une casquette bleue aux couleurs des Fat Squad, Joe Bones se cache derrière des lunettes noires. Avec lui sur le plateau, une de ses clientes, Stephanie Mar-

tin. Pas franchement obèse, mais ses mensurations sont loin de rappeler celles de Mae West.

« Un peu que ça marche, explique-t-elle à David Hartman. J'ai perdu plus de trente kilos... C'est mon mari qui m'a offert les Fat Squad pour mon anniversaire. »

ILS MANGENT EN CACHETTE DANS LES WC

Le journaliste de ABC ne bronche pas. Il interroge Bones sur ses commandos.

« Vous savez, répond Bones avec conviction, les gens feraient n'importe quoi pour perdre du poids. Nous les aidons uniquement sur le plan émotionnel... et même physiquement si c'est nécessaire. »

Physiquement ? Hartman n'en revient pas.



Les commandos sont en direct sur le plateau. Hartman n'est pas rassuré !

Ce présentateur est tombé dans le piège. Il annonce le sujet sur les Fat Squad.

« Vous êtes sérieux ? Vous les retenez par la force s'ils ouvrent leur frigidaire ?

— Absolument ! Même en payant 300 dollars par jour, nos clients essayent quand même de tricher. J'en ai connu qui mangeaient en cachette dans les WC... Il faut enfoncer la porte ! Quelquefois, c'est pas évident... »

David Hartman écarquille les yeux, regarde la cliente qui sourit, passe en revue les muscles des commandos et risque une dernière question :

« Et si le client change d'avis et décide d'arrêter son régime ?

— Impossible. Nous signons un contrat avec lui. D'un côté comme de l'autre, on ne peut pas le résilier. »

Le journaliste de ABC se demande s'il ne rêve pas. C'est l'une de ses meilleures émissions ! Personne n'a tilté...

Pas plus Richard Roth de CNN qui tourne également le

sujet. Gros plan sur la petite enseigne installée à Waverly Place, près de Washington, le quartier Latin new-yorkais. Dans l'appartement, la plupart des commandos sont là, des acteurs au chômage que les planches ne nourrissent plus. Joe Bones explique au journaliste qu'il a déjà une centaine de clients. Un carnet de commandes plein pendant au moins un mois... Le reportage passe dans le journal télé du soir.

Alain Chaillou du bureau de TF1 à New York, a marché lui aussi. Il a filmé les Fat Squad et envoyé le sujet à Paris. Le matin de sa programmation dans l'émission de Jean-Claude Bourret *Bonjour la France*, coup de téléphone : « C'est Chaillou, les Fat Squad, c'est du bidon ! »

Trop tard ! Le reportage est diffusé en France. Et il n'y aura jamais de démenti.

Joey Bones, alias Joey Skaggs, a encore frappé.



Pourquoi Hartman fait-il cette gueule ? Parce qu'il est en train d'avouer à ses millions de fidèles téléspectateurs que les brigades anti-gros invitées la veille n'ont jamais existé : « On s'est fait avoir comme tous les autres. Désolé ! »

LES JOURNAUX PIÉGÉS TIRENT LA TRONCHE

Des amies de J. Skaggs ou des chiennes, qui sont les plus aguicheuses ?



PREMIER BORDDEL POUR CHIENS: 50\$ LE COUP

« Pour cinquante dollars, faites plaisir à votre meilleur ami, « the Cathouse for Dogs » vous propose une savoureuse sélection de chiennes en chaleur : depuis Fifi, la caniche de Paris, jusqu'à Lady the Tramp, la belle clocharde. Vétérinaire appointé. Photos autorisées. Détraqués s'abstenir. Chiens uniquement. »

Cette annonce paraît en janvier 1976 dans le *Village Voice*.

Tout de suite, les coups de téléphone pleuvent :

« Allo ! Dites-moi,

mon Médor me tire la tronche depuis trois mois. Il n'arrête pas de tourner en rond et de se faire des petites gâteries tout seul dans son panier... Vous croyez que je dois vous l'emmener ?... »

« Bien sûr ! Ce qu'il lui faut, c'est une bonne chienne lubrique. Nous avons une petite pékinoise qui ferait certainement l'affaire. Mais son agenda est complet pendant au moins trois semaines. Je vous inscris sur la liste d'attente ? »

« Allo, Cathouse for Dogs ? Voilà, j'ai une superbe femelle saint-bernard. Le problème, c'est que ça bouffe, ces bestioles. Et les fins de

mois sont difficiles... Enfin, vous comprenez... Heu... elle pourrait peut-être travailler pour vous... »

« Pas de problème. Sur les cinquante dollars la passe, vous touchez dix dollars et votre chienne l'équivalent en Canigou. »

Les chiennes prennent la pilule

Des appels comme ceux-ci, Joey Skaggs en a reçu près de quatre cents. Il y avait ceux qui voulaient faire plaisir à leur chien pour son anniversaire, ceux qui insistaient pour accéder

Chicago Sun-Times

10

Trib victim of big fat hoax

Chicago Tribune

Tempo
The drill
ergents
dieting

The Washington Post

The 'Fat Squad' Hoax

Hoaxer Tricks U.S. News Giants
With Phony 'Fat Squad' Story
— But He Couldn't Fool Enquirer

Several of America's top newspapers and a network TV news show recently ran a story about a "Fat Squad" dieters could hire to keep them from overeating... but The ENQUIRER checked the story thoroughly and found it was all a hoax! That's why you DIDN'T read it in The ENQUIRER. And David Skaggs, the man who actually wrote the story, was really a former university teacher who's been in business for 18 years in an office in New York City. He looks like a fool! He was in Philadelphia when the National ENQUIRER newspaper started to publish a story about the phony Fat Squad, which for \$300 a day...

NATIONAL ENQUIRER

Les Fat Squad dieters... malaise dans les rédactions. Démenti ou pas démenti ? C'est en tous cas le moment où la presse réagit le plus bizarrement. Quand elle veut bien réagir !...

Exemple : 2 mai 1986, Robert Pfeiffer, du *Washington Post*, écrit son article sur les Fat Squad. Deux semaines plus tard, le journal apprend que c'est du bidon. Cette fois, c'est Victoria Dawson qui prend la plume. Elle commence son article ainsi : « Plusieurs grands journaux, et parmi eux le *Washington Post*, ont découvert hier qu'ils s'étaient fait bernier. Tous avaient repris l'histoire sur les Fat Squad. »

Victoria Dawson ne manque d'ailleurs pas de donner les noms des autres victimes. C'est toujours rassurant de savoir qu'on est pas les seuls. Ceux qui n'ont pas été piégés, au contraire, se frottent les mains. Ils profitent souvent de l'aubaine pour taper sur le concurrent.

C'est le cas du *Chicago Sun Times* qui règle ses comptes avec le *Chicago Tribune* : « Si vous avez pensé trouver la réponse à votre problème de poids dans le *Chicago Tribune* d'hier, vous avez tout faux ! » La bonne ville de Chicago serait-elle en train de renaître de ses cendres ?...

Le plus inattendu des cas de figure reste pourtant la réaction du *National Inquirer* : « Joey Skaggs a réussi à piéger tous les grands journaux américains avec ses Fat Squad. L'*Inquirer* ne s'est pas fait avoir... » Une phrase qui prend toute sa saveur lorsque l'on sait que ce journal à sensation n'hésite pas à gonfler ses infos et à raconter des faits très divers.



Dr. ALAN MEYER, Président
Honolulu Veterinary
Medical Assn.

Cet éminent vétérinaire s'insurge : « Vous les traumatisez, ces pauvres bêtes ! »

sans broncher : nos chiennes prennent la pilule et grâce à une injection spéciale, elles peuvent rester en chaleur toute l'année. Bien sûr, les propriétaires des clients peuvent assister à la « passe ». Mais interdiction d'y participer. » Coupez ! Elle est bonne ! W ABC TV passe le reportage le vendredi soir et dans son magazine consacré aux sévices subis par les chiens.

L'affaire prend de l'ampleur. La presse « spécialisée » s'y intéresse. Même la fameuse émission soft-porno *Midnight Blue*, sur le câble de Manhattan, ne veut pas priver ses chers téléspectateurs-voyeurs d'un tel sujet. D'éminents vétérinaires s'insurgent. C'est le cas notamment du docteur Alan Meyer, président d'une très sérieuse association de vétérinaires. Interviewé par la chaîne



1983 : Joey Skaggs annonce qu'il va tenter la traversée Hawaï-San Francisco en planche à voile. Pas de problème : les télé de Denver et d'Honolulu filment son départ.

« Ça n'a pas été facile, raconte Joey. Il a fallu que je tienne une demi-heure sur la planche sans me casser la gueule. Après, j'ai été prendre l'avion. Trente jours plus tard, j'ai plongé et j'ai débarqué en Californie ! L'exploit. Une grande première : je suis nul en planche à voile. »



enfin à des plaisirs zoophiles contenus jusque là, ceux qui protestaient au nom du droit individuel des animaux et ceux qui se scandalisaient au nom d'organisations religieuses. Mais le coup de fil le plus savoureux fut sans aucun doute le suivant :

« Allo Cthouse for Dogs ? Ici, ABC TV. Voilà, votre bordel pour clebs ça nous branche.

On voudrait tourner le sujet... »

Bingo. A l'autre bout du fil, les zygomatiques de Joey Skaggs ne l'ont jamais fait autant souffrir. La main sur le combiné, il retient son souffle, se calme et fixe un rendez-vous.

Le jour de l'interview, les pensionnaires sont là, tenues en laisse par quatre de ses amies. Joey Skaggs explique

LE CESAR DE LA TELE POUR DU PIPEAU

Le prix Emmy du meilleur documentaire ; c'est ce qu'a bien failli recevoir la chaîne ABC pour son reportage sur les bordels pour chiens. Le sujet est passé dans l'émission *It's a dog's life*. Un reportage tout ce qu'il y a de plus complet : tournage du bordel en question, gros plans sur les chiennes aguicheuses, interview d'un éminent vétérinaire scandalisé, rien ne manque. Seulement il y a un os... Le 1^{er} avril, Joey Skaggs

annonce à toute la presse que son « Cthouse for Dogs », c'est du pipi de chat. « Ça n'a existé que parce que vous l'avez fait exister », explique-t-il à l'équipe de ABC TV. Celle-ci ne veut rien savoir. Elle tient à recevoir sa récompense de meilleure émission de l'année. La chaîne crie à qui veut l'entendre (surtout aux membres du jury du Emmy Award) que l'histoire est tout à fait vraie et qu'en



faisant croire à une plaisanterie, Skaggs veut éviter d'être condamné pour proxénétisme. Dans le doute, les jurés du grand prix de la télévision américaine choisissent quelqu'un d'autre. Joey Skaggs le regrette. Si ABC avait eu le prix, quel joli coup !

ABC qui mène décidément une enquête approfondie sur le sujet, il déclare avec indignation : « Je suis complètement contre ces bordels pour chiens. Les

pauvres bêtes sont maintenues artificiellement en chaleur et ça fout complètement en l'air leur cycle hormonal. » La SPA veut porter plainte et Joey

diens, radios, télévisions, photographes, agences, tout le gratin de la presse est là. Joey arrive tranquillement, salue au passage l'équipe de W ABC, attend que tous les appareils de photo soient réglés, que toutes les caméras soient braquées.

Alors, il déboutonne lentement son blouson et laisse apparaître un tee-shirt rouge à l'effigie de Snoopy barré de la mention « April fool » (poisson d'avril). Hilarité générale. A l'exception bien sûr de l'équipe d'ABC News.

Aux États-Unis, encore aujourd'hui, on peut trouver en librairie au moins deux ouvrages très sérieux dont les auteurs s'obstinent à débattre sur l'opportunité des maisons de passe pour chiens.

1^{er} avril : convocation chez le procureur

Skaggs est finalement convoqué chez Louis J. Lefkowitz, le procureur général de New York : pour le 1^{er} avril ! Véridique. Chef d'accusation : non pas « proxénétisme », mais « non-déclaration d'activité commerciale à l'organisme officiel compétent ».

Le 1^{er} avril, le bureau du procureur ressemble à la sortie du conseil des ministres : quoti-

LA PILULE AUX CAFARDS

« Le remède passe par les cafards. » Le docteur Joseph Gregor, entomologiste, diplômé de l'université de Bogota, organise une conférence de presse le 28 mai 1981 pour faire part de sa découverte : les cafards peuvent immuniser contre les radiations et tous les maux dont souffre notre civilisation, de l'acné aux crampes menstruelles. Il a donc mis au point une pilule-miracle composée d'hormones de ces charmants insectes.

Coiffé d'un chapeau sud-américain, chaussé de lunettes à verres réfléchissants, le docteur Gregor arbore fièrement une paire de bacchantes à faire pâlir de jalousie un guérillero mexicain. Pour éviter toute erreur de traduction ou d'interprétation due à son mauvais anglais, Joseph Gregor porte un magnifique T-shirt blanc frappé d'un énorme cafard sur la poitrine.

70 COMPLICES DANS LA SALLE

Le docteur Gregor explique donc que les études qu'il a effectuées sur les cafards lui ont permis de démontrer la résistance exceptionnelle de cet insecte, notamment face à la radioactivité. Pour s'en persuader, les journalistes n'ont qu'à interroger les quelques soixante-dix personnes présentes (des complices). Elles ont toutes utilisé avec succès sa pilule.

Le lendemain, le *Chicago Tribune*, le *Washington Star*, le *Philadelphia Inquirer*, le *Pittsburgh Press*, le *Daily Times Herald* et une bonne partie des cent soixante-quinze quotidiens clients de l'agence United Press International ne juraient plus que par les cafards. Les téléseignaient.

NBC News tient même à le faire venir dans son grand journal *Live at live*. Les hormones de cafards passent en deuxième sujet. Jack Careful présente son invité comme un homme qui s'est donné la plus noble des missions, et le docteur Joseph Gregor de confirmer : « C'est grâce aux cafards que l'on pourra sauver l'humanité. »



Le docteur Gregor a enseigné l'anatomie des cafards sur cette énorme maquette. Plus vraie que nature.



L'HOMME DETRUIT TOUT, LE CAFARD VA LE PROTEGER

D'ailleurs, il a fait des expériences, le professeur... Les résultats sont stupéfiants ! Il a même avec lui un échantillon de ses travaux : deux supers-cafards dans une petite boîte ronde en plastique transparent. Il a assuré lui-même leur développement dans son laboratoire...

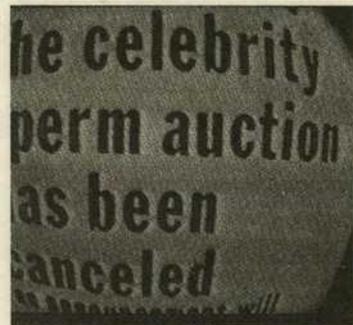
Le présentateur a un sourire contraint. D'un air dégoûté, il souligne que ces bestioles sont bien vivantes. Le docteur Gregor poursuit ses explications tout en manipulant la boîte devant les caméras : « La race humaine est stupide et destructrice. Elle gaspille le sol, l'eau et le pétrole. Le cafard, lui, vit depuis trois cent cinquante millions d'années. Il peut subir cinq cents fois plus de radiations que l'homo sapiens. A Three Miles Island, au moment de l'accident de la centrale nucléaire, les habitants n'auraient même pas eu besoin d'être évacués s'ils avaient pris ces pilules... »

C'est dans la poche ! Jack Careful est convaincu...

En direct sur NBC. Le journaliste montre les cafards géants du docteur Gregor. Brrr !...



Juillet 1976. Un certain Giuseppe Scaggoli fait savoir qu'il vient d'ouvrir une banque du sperme de rock stars. De Dylan à Mick Jagger, beaucoup ont répondu présent à son appel : ils sont prêts à proliférer grâce à l'insémina-



Les enchères du sperme de célébrités sont annulées.

tion artificielle. Des petits Dylan et Jagger partout pour l'an 2000 !

Les périodiques pour minettes se jettent sur l'information. *Ms Magazine* en tête. Pour faire encore monter la sauce, Scaggoli promet d'organiser une distribution gratuite de spermatozoïdes de stars pour fêter le bicentenaire de l'Indépendance américaine ! Devant le siège de la banque du sperme à Greenwich Village, c'est l'hystérie des fans. Et pas seulement des fans : des associations de lesbiennes, des conservateurs attachés à la procréation naturelle, des groupies de toutes sortes,

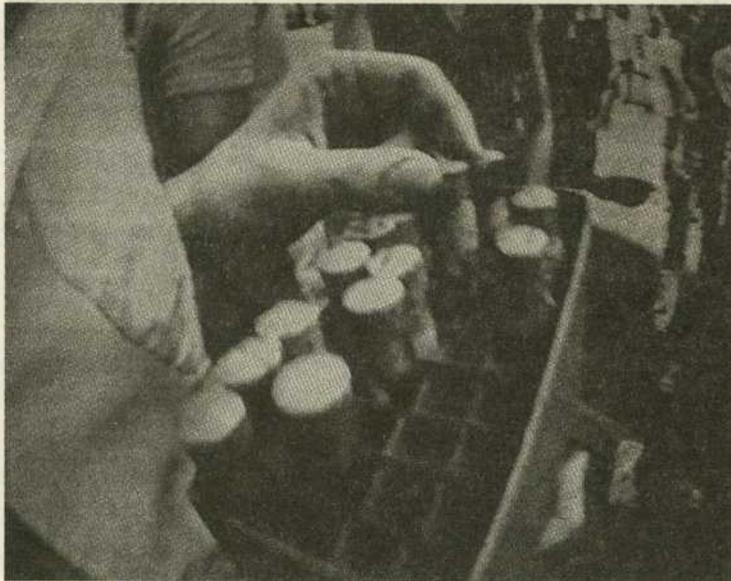
Histoire cafardeuse d'une agence couillonnée



« L'homme qui voulait manger des cafards. » Le titre de la dépêche de l'agence United Press International pouvait passer pour ironique. Eh bien, pas du tout ! Ed Lion, le reporter de l'agence est très sérieux. Conscientieux dans son travail, il s'est rendu à la conférence de presse du docteur Gregor. Il était même accompagné d'un photographe. Résultat : une dépêche dithyrambique sur les hormones de cafards. Pour crédibiliser le tout, Ed Lion donne des chiffres sur la résistance de l'insecte, interroge une brave dame sur les résultats positifs de la pilule sur ses allergies et effectue un compte-rendu des travaux du célèbre entomologiste.

Comme il a l'air sympathique et sérieux, le docteur Gregor lui fait même une confidence : il vient d'ouvrir un institut de recherche dans le New Jersey baptisé « la Métamorphose ». Personne à l'agence ne relève l'énorme clin d'œil à Kafka. La dépêche est envoyée sur tous les télécopieurs des abonnés. Suite logique : certains journaux comme celui que vous pouvez voir au-dessus, ont publié l'histoire intégrale. Quant au démenti, il n'a plus fallu compter sur UPI. Quatre mois plus tard, l'agence s'est contentée de passer une dépêche sur les bidonnages de la presse en général. UPI ne fait qu'y mentionner au passage sa propre bêtise. Quand on pense que la plupart des petits canards locaux sont complètement tributaires des agences de presse, ça donne froid dans le dos !

LE SPERME DE MICK JAGGER PRIS EN OTAGE



Les kidnappeurs bradent le sperme de Mick.



« C'est une catastrophe ! Ma sœur sentait déjà dans son ventre la guitare de Dylan... »

C'est tout ce qu'il reste dans la banque : du sperme de chanteur de troisième zone.

bien sûr tous des copains à lui. Et des dizaines de journalistes dont le staff de CBS News. Arrive le professeur Scaggoli, la gueule complètement défaite derrière ses lunettes de star, suivi de son avocat. Il présente aux caméras un morceau de papier noir par des caractères de jour-

naux découpés. « Je dois vous lire ce message », explique-t-il d'une voix larmoyante et rugueuse. Silence inquiet dans l'assistance.

« Salut les groupies, dit la lettre anonyme, je vous y prends avec vos petites culottes sur les chevilles. Chaque épreuve de sperme vaut

un million de dollars sur un compte en Suisse. Et c'est ce que ça va vous coûter pour revoir vos futurs bébés vivants. » Murmure dans la foule. Les journalistes essayent d'en savoir plus, mais l'avocat s'interpose : « Messieurs, la banque a été cambriolée cette nuit, c'est tout ce que nous pouvons dire pour l'instant. » Le soir, CBS TV diffuse le reportage suivi d'un éditorial consacré au

vide juridique en la matière : « Peut-on parler de kidnapping à ce stade de la conception ? Existe-t-il une jurisprudence ? » Autant de questions que le commentateur pose à la conscience collective pendant que les quotidiens révisent l'angle de leurs papiers. En effet, quelqu'un dans l'assistance a reconnu la véritable identité de Scaggoli et la presse révèle la supercherie le lendemain. CBS garde le profil bas... Joey Skaggs peut se vanter d'avoir épingle une chaîne de télévision de plus.

QUAND C'EST SERIEUX...



« Mes plantages sont instructifs » : triste morale. Quand Joey Skaggs s'attaque à des sujets tragiques, quand il veut attirer l'attention sur de nobles causes, il ne piège plus que de rares âmes généreuses. Prenons la famine dans le tiers-monde. En 1981, le soir d'Halloween, qui est un peu le deuxième Noël des Américains, Joey invite tous les notables de New York à un grand banquet contre la faim dans le monde. Il leur avait mitonné un ragoût de squelette humain. Il envoie mille invitations. Mais personne n'est venu et il n'y eut rien dans la



presse. La faim dans le monde intéresse moins que le problème des obèses ! Une autre fois, en juin 1982, il se fait le défenseur des Gitans. Jojo le Gitan, fondateur du GASP (Gypsies Against Sterotypical Propaganda) mène un combat héroïque. Il a tout simplement décidé de lancer un ordre de grève et demande à tous les Gitans de New York de cesser leurs activités pendant une semaine. Plus de ligne de la main, les



voyantes rangent leur boule de cristal et descendent dans la rue... Les Gypsies veulent ainsi protester contre le nom qu'on vient de donner à une nouvelle peste agricole, la « mite gitane ». Toujours prêt à défendre les nobles causes, le *New York Times* se fait bien sûr l'écho de ce cri d'agonie lancé par une minorité opprimée. Mieux : le très sérieux *Wall Street Journal* le suit dans ce combat... Joey ne recommencera pas ce genre de coup : il ne voulait pas piéger seulement les journaux les plus sérieux et les plus généreux...

D'OU VIENT JOEY SKAGGS ?



DEJA DANS LES ANNEES 60, JOEY N'HESITAIT PAS

1966 : LES CATHOLIQUES continuent d'aller tous les dimanches à la messe alors que l'armée américaine se déchaîne au Vietnam. Le jour de Pâques, Joey Skaggs décide de passer à l'action. Comme chaque année, la cathédrale Saint Patrick, sanctuaire des catholiques irlandais, est noire de monde. Joey Skaggs va lui aussi se recueillir. Il est enveloppé dans une grande tunique noire et, tel Jésus sur le chemin de la crucifixion, il porte une énorme croix en bois sur ses épaules. La foule le regarde d'abord interloquée, puis pousse des cris d'effroi : un crâne d'Indien est juché sur le sommet de la croix et un godemiché est planté au bon endroit. Il atterrit au poste. Il recommence chaque année jusqu'en 1969 où les flics devront s'interposer pour lui éviter un lynchage en règle.

NOËL 1968 : JOEY SKAGGS A

vingt-trois ans. Nixon vient d'être élu, et le Vietnam brûle. Le jour de Noël, Joey s'installe avec sa bande dans Central Park. Ils ont amené avec eux tout un matériel : bambous, chapeaux chinois, mannequins en mousse et un mouton en peluche pour jouer le rôle des bons bourgeois new-yorkais placides. Sur le gazon apparaissent de petites pagodes vietnamiennes en forme de crèche. Les New-Yorkais regardent la scène sans trop comprendre. Tout à coup, des hurlements ! Un commando de Marines surgit en poussant des cris effroyables. Mitraillette au poing, ils canardent les petites crèches avec furie. Panique. La foule s'éparpille dans tous les sens. Un béret vert, la gueule toute peinturlurée, s'approche avec un bidon d'essence, et craque une allumette. Le petit village se transforme en brasier. Quelques-uns trouvent le moyen d'applaudir : « Bravo, ça c'est envoyé ! Faut tous les faire crever ces faces de citron ! »

JOEY SKAGGS A LES CHEVEUX

longs en 1968. Il délire sec. Ses copains et lui traînent leurs guêtres, leurs toiles et leurs instruments de musique dans l'East Village. Le quartier devient rapidement un haut lieu de fréquentation touristique. On prend en photo tous ces poilus à franges comme les derniers rescapés d'une civilisation post-mérovingienne inconnue. Un jour, Joey décide d'inverser les rôles. Il loue un Greyhound bus et part avec une soixantaine de copains chevelus, visiter le Queens, un quartier de New York middle-class. Le car s'arrête devant les supermarchés et les Mac Do. Les types descendent bardés d'appareils photo et demandent aux autochtones de bien vouloir poser pour eux... L'excursion fait la Une du Daily News.

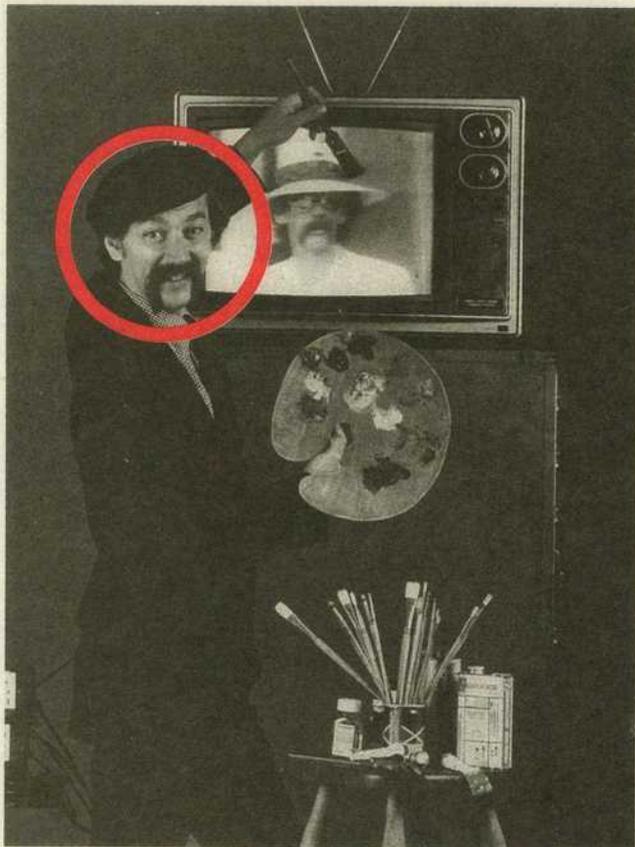
JOEY SKAGGS EST HIPPIE. IL

ne supporte plus l'arrogance des Hell's Angels. « Ces gros bœufs qui narguent tout le monde avec leurs bécanes ». Joey va se foutre de leur gueule en organisant une manif en vélos bricolés façon chopper.

Tout remonte au début des années 60. Influencés par les surréalistes, les artistes américains décident de se moquer de l'Amérique et de remettre en cause tout le système et ses valeurs. Il y a les poètes beatniks, Kerouac et ses clochards célestes, ceux qui vivent en marge, et il y a les grands agitateurs. C'est la période des happenings et du théâtre. Les artistes vont faire l'amour dans le métro pour décoincer le puritanisme, Joey Skaggs porte sa croix pour protester contre l'hypocrisie des catholiques qui ne la portent qu'une fois par an. Au fur et à mesure, c'est toute une génération d'étudiants qui s'y met, le phénomène fait tache d'huile. L'agitation est incroyable.

A San Francisco, le guérilla-théâtre donne naissance à des groupes anarchos généreux comme les Diggers qui organisent des banquets gratuits dans les parcs. A New York, Abbie Hoffman, le plus fameux de ces agitateurs, fait scandale à la Bourse en jetant mille dollars en petites coupures dans la corbeille et en photographiant la mêlée des agents de change qui ramassent les billets. C'est à ce moment-là que l'affaire se corse. Ce genre de provocations narquoises a d'abord choqué, mais lorsque toute une génération semble basculer, la police s'en mêle. Ces agitateurs sont présentés comme des dangers publics. Beaucoup terminent en prison. D'autres vont trop loin, jusqu'à la bombe. Dès 1970, Joey Skaggs s'écarte de ces provocations pour réfléchir à ce que va devenir son Media Art.

QUE VEUT-IL PROUVER ?



Quand même, cher Joey comment expliquez-vous l'étrange dérive de vos actions ? Dans les années 60, des provocations sur des sujets graves, aujourd'hui des sujets plus bouffons, bordels pour chiens...

- Je suis toujours aussi sérieux. L'époque a changé. J'ai choisi d'autres façons de dénoncer l'injustice et l'hypocrisie. On se faisait arrêter et tabasser dans la rue dans les années 60, et on mettait le peuple américain en colère. Je crois qu'on est devenus plus malins, en les faisant rire. En plus, ce qui était choquant ne choque plus personne en ce moment. Les gens pensent à leur réussite individuelle, la conscience de l'époque est ainsi...

- Résignation ?

- Non. Je m'explique. Mes impostures n'ont pas toutes

pour but de contester ou de révéler un état de la société. Je fais du Media Art.

- C'est-à-dire ?

- Je veux retourner les méthodes les plus criticables des médias contre eux-mêmes. Les médias nous manipulent par le choix et le traitement qu'ils font de l'information. Je leur renvoie la balle, de l'extérieur. Ils n'éditorialisent que ce qu'ils veulent bien. Je montre le genre de sujets qu'ils sont avides de traiter. Il m'arrive aussi de rendre service à des amis, des écrivains ou des artistes, qui ont peur des médias. Je sais vers qui les orienter, comment essayer de limiter la casse pour eux, les conseiller pour qu'ils arrivent à faire passer quelque chose qui leur tient à cœur. La plupart des présentateurs de télé sont condescendants vis-à-vis du public, du genre il faut être simple pour tous ces crétins, et ils ont la même attitude face à leurs invités. Ils te demandent rien de ce qui compte pour toi. Avec

mes coups, je traite la machine médiatique comme elle traite les autres. Ils ne sont pas tous de la classe de Sherlock Holmes, beaucoup sont des bacleurs. Non content de piéger certains journalistes une fois, je les ai vus revenir et se faire piéger par un nouveau déguisement. Les reporters de l'information quotidienne américaine sont speedés par la concurrence, ils ont toujours peur de rater un coup, ils ne prennent donc pas toujours le temps de vérifier et surtout ils oublient jour après jour la tête de ceux qu'ils ont interviewés. Ne sont-ils plus que des entonneurs à bouillie pour les chats ?

- Mais tous les médias ne sont pas comme ça ?

- Bien entendu. Il y en a qui sont sérieux, des journalistes super que je ne souhaite pas piéger, mais même eux pratiquent parfois certaines méthodes regrettables. Prends la notion de rectificatif. Tu publies un truc faux sur quelqu'un, en gros tu détruis sa vie en page 1 et après tu publies le rectificatif en petit dans un coin. Le mal est fait, le dénigrement, ou la fausse info, est passé. En plus, si tu protestes tu as l'air d'un râleur. Tu as l'air sur la défensive...

- Tu crois que ça va empirer ? Avec les nouvelles technologies, le faux et le simulateur vont devenir de plus en plus dangereux.

- Hélas oui. Avec le traitement d'images par computers, on pourra montrer un faux film d'Hitler vieilli sur une plage d'Argentine. Tu connais Nancy Burson qui arrive à vieillir des photos d'identité par computers ? Alors crois-moi, le problème de la morale de l'information et des communications est un problème-clé de l'avenir. Objectivité, vérification, scepticisme. Qui les punit, les médias, quand ils se trompent ?

- Il y a un exemple en Europe. Après l'affaire des faux carnets de Hitler les ventes de Stern en Allemagne ont baissé de 15 à 20 %.

- Ha !

WALLRAFF : IMPOSTEUR PAR COMPASSION

On ne présente plus Günter Wallraff, le journaliste le plus célèbre d'Allemagne, maître incontesté de l'imposture militante, auteur du best-seller *Ganz unten* (Tout en bas), traduit en français par *Tête de Turc*, où il raconte son dernier exploit : les deux années qu'il a passé sous le nom d'Ali, avec une peruke et des lentilles de contact noires, dans l'enfer des esclaves turcs de l'Allemagne moderne. Un succès extraordinaire, inattendu (deux millions d'exemplaires en RFA, six cent mille en France, vingt-deux traductions). D'autant plus inattendu que beaucoup de ses admirateurs croyaient Wallraff « brûlé », « fini », depuis son incroyable imposture au *Bild*, en 1974-75 quand, pendant des mois, il était devenu Hans Esser, journaliste d'un des journaux les plus crapuleux d'Europe (record des ventes de quotidiens en Allemagne). Cette imposture lui avait permis de livrer au grand jour les procédés peu ragoûtants de la presse à scandales d'Axel Springer. Mais du coup, toute la droite allemande avait juré la perte de ce Zorro insupportablement déterminé et sérieux. Et voilà que dix ans plus tard, le même...

On ne présente plus Günter Wallraff, et pourtant on ne sait pas grand chose du personnage caché derrière ces multiples masques.

Il est né en 1942. Son père était ou-▶

